

C'est un contraste, du chromo, une petite, rêverie bien sage sur la guerre, qui va commencer : des vaches montent la route au crépuscule, d'une marche dodelinante. Elles tournent le mufler à droite, à gauche, hésitantes. Et le sabot, avant de se poser, semble chercher en dehors, on ne sait quel appui. Elles vont l'abreuvoir en contrebas, sous les arbres, sous de vieux arbres, à l'abreuvoir de vieilles pierres. Le soir et l'ombre, semblent, une image pacifique. André Clavel n'a pas vu cette image pour, elle-même. Elle s'oppose à, d'autres images, qui sont, en lui, très vagues, et très fermement attachées ; les images de la guerre, «le tumulte des batailles ».

André Clavel, rédacteur au ministère de l'Agriculture, passait ses vacances chez ses amis, Robert et Lucette Sauvant, dans une vieille maison d'un hameau pyrénéen. Robert est un, ancien élève de Centrale, ingénieur aux A.G.T. (Automobilisme Grand Tourisme). Comme il est officier de réserve, il demande à sa femme:

— Te souviens-tu où tu as mis mon uniforme?

Lucette Sauvant se souvient. Elle se souvient de tout. Elle a mis de la naphthaline dans le dolman et la culotte pour la même raison qu'elle fait ses Pâques. D'ailleurs, elle ne croit qu'avec modération à la naphthaline et à l'Église.

Sauvant et ses amis sont issus de la bourgeoisie. Ils sont vaguement « droits de l'homme ». Le père autrefois fut proscrit de l'Empire. Une cousine lointaine entra en religion. Ils acceptent l'Église à leur mariage, au baptême de leurs enfants, à leur mort. Si on leur dit qu'être « réactionnaire », c'est précisément cette acceptation et que l'Église n'en demande guère plus, ils sourient ou prennent un air ennuyé. Ils ont vaguement ce dégoût du prêtre, ce dégoût dont je dirais, si je ne craignais les grands mots, qu'il fait partie de la conscience de l'homme moderne. Ils ne sont pas voltairiens à l'ancienne mode. Ils ne détestent pas non plus, comme Stendhal, la *Gion* et les *Téjés*. Mais ils n'aiment pas respirer l'odeur de la *Gion*. Les femmes, cependant, disent volontiers : ne faut pas enlever cette consolation à ceux qui la demandent. »

Si l'on n'indique les relations d'un milieu avec l'Église, il est impossible d'en noter l'aspect. La *Gion* est cérémonie pour les bonnes gens, et se veut présente aussi aux mouvements de la pensée intérieure. Grâce à cette double prise, elle ne laisse échapper complètement que ceux qui se refusent absolument à tout contact. De plus, le prêtre, c'est une tendance nette et une réalité connue. Quand les femmes du monde parlent du peuple, elles ne savent pas ce dont elles parlent. Elles jugent une abstraction toute conventionnelle: Mais elles savent ce qu'est un curé, quelles questions il leur pose, quels conseils il leur donne. Leur jugement sur le prêtre est un témoignage qu'elles portent sur elles-mêmes.

Sauvant lit, sa femme lit, ses amis lisent. Ils sont à peine dupes de la littérature mômère — Bon Dieu rasta et vieille France — des dix dernières années. Un peu de bon sens et beaucoup de scepticisme expliquent cette persistance si exceptionnelle d'un libéralisme modeste et d'un peu de curiosité d'esprit chez des bourgeois de 1914.

Si Robert et ses amis appelaient Clavel « anarchiste », c'était sans indignation. « Ce sont des idées... disaient-ils; mais il est très gentil quand même... »

Clavel ne croit pas, en effet, à la diplomatie. Existerait-elle si les articles de la *Revue des Deux Mondes* ne la perpétuaient? Elle se nourrit de vieilles fictions. Peut-être de vieux messieurs graves s'assemblent-ils autour d'un tapis-vert, pour régler le sort des États. Mais sans doute y mettent-ils la même attention sans pensée que les sous-officiers dressant à la caserne des états nominatifs. Et sans doute ne s'occupent-ils que d'échanger, *en* manière de passe-temps, quelques, peuplades nègres, qui n'existent que dans les Atlas. Les diplomates sont des figures mythologiques. Ils sont semblables aux dieux de *La Belle Hélène* et aux personnages des romans mondains. *Il y a* peut-être aussi des attachés d'ambassade qui font visiter leurs collections de tableaux à de belles étrangères...

Un débardeur est diplomate autant qu'un Delcassé. Grâce aux journaux, les idées d'un Delcassé deviennent sentiment chez le débardeur. De dix ans en dix ans, on lui apprend à détester une nation prise en masse. En 1902, l'Anglais tuait les petits Boers et une femme blonde ne pouvait priser dans les faubourgs de Paris sans que l'homme en cotte et salopette, ne criât :

— *Yes, yes, sale English...*

Et il y a la Finance... la grande tradition de la Race. Cotera-t-on à la Bourse telle valeur étrangère. La civilisation aux colonies... Sur les caisses qu'emportent les missionnaires et les explorateurs, le ministre a bien pu écrire : « Crucifix... *Critique de la raison pure...* Fragile... » Nous savons bien qu'il y a dans les caisses de la verroterie.

— Clavel est d'ailleurs de souche et de formation bourgeoise. Il a appris dans sa famille et au lycée qu'il faut passer des concours et remplir son devoir. On lui a démontré l'existence du devoir. On lui a- indiqué son contenu): patrie et famille. Pendant les dernières années du lycée, il faisait partie de *l'Union Patriotique* de son département.

En ce mois de juillet 1914, il pense simplement que chacun est d'une province ou d'un pays dans la mesure où il les perçoit-et ne peut s'en passer. Il tient pour basse goujaterie le lyrisme déroulé par la littérature scolaire par les pucerons de tradition qui ont remplacé- les moucheron de l'anarchisme bourgeois. Tous *ces* jeunes gens ont vraiment l'air de se découvrir une mère: On dirait qu'ils viennent de s'en acheter une... Descartes, distillation suprême du vin de France... la saucisse la matrice de Kant... Les philosophes, les écrivains, les peintres expliqués par la géologie, l'hydrologie et l'ethnologie... Ainsi conçus, le déterminisme et la science ne dépassent pas le spiritualisme de veaux que professent les académiciens. Et les nouveaux doctrinaires du catholicisme et de la patrie ont joint cette basse ethnologie foraine à leur théologie.

Mais les ouvriers, les paysans, ceux qui ne lisent pas les philosophes... Par sagesse profonde, par divine obéissance, ils défendent le Patrimoine des nations en même temps qu'ils en défendent le sol, sont unis comme

deux personnes en Dieu. L'évidente et simple notion que l'homme ne travaille pas dans l'absolu, que son intelligence se nourrit de ses *sens est changée* en, un lien mystérieux la terre et de l'homme. Ainsi, la misère humaine fut changée en, péché, originel. Quel bas mensonge, de bachelier! Quelle grossière image de pitié offerte à l'inquiétude humaine! Quelle caricature politique et scolaire de l'idéologie — peut-être libératrice — du XVème siècle! Quelle vilaine odeur de classe et de sacristie ont prise ces déchets de Taine, ramassés dans les poubelles !

Cette idée, ce sentiment de la patrie, terre de mon langage, de mes habitudes et de mes amitiés, n'est pas liée à la guerre, pense Clavel. Elle ne saurait transformer mon dégoût de la guerre en une résignation à la guerre. La guerre est impossible. C'est un vieux moyen auquel les rois et les ministres pensent encore, mais dont les peuples ne veulent plus. Personne ne veut la guerre, sauf, les vieux boutiquiers sexagénaires, qui aiment les grands faits divers. L'Allemagne, dites-vous, a besoin de territoire pour son peuple toujours multiplié, pour son commerce toujours croissant... Imaginez-vous un Allemand mobilisable désirant la guerre pour étendre ses affaires, ou, par mystique commerciale, pour étendre les affaires de l'Empire? L'idée est si sottise que nous consentons à la prêter aux Allemands, mais que nous ne pouvons une minute l'attribuer à un Français. Il y a, bien cette petite mercière de ma rue, de votre rue, qui dit :

— Les affaires ne vont pas, il faudrait une bonne guerre.

Il y a aussi M. Barrès, qui, chaque matin, en se levant, répète :

— Je suis Jeanne d'Arc... Je suis Jeanne d'Arc... Mais il y a aussi, dans les asiles, quelques vieux délirants, qui disent :

— Je suis Napoléon.

Est-ce que ça compte?